De notre envoyé spécial

PHILIPPE TRÉTIACK

De notre envoyé spécial

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.82360.187.9

© Éditions de l'Olivier, 2015.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Élisabeth, lumineuse du Seuil à Punta Caracol

Bien qu'inspiré de reportages effectués autour du monde, ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des faits et des êtres réels ne serait que pure coïncidence.

Pour faire comprendre la violence d'un combat, il suffirait, disait Samuel Fuller, qu'à chaque séance où l'on projette un film de guerre, un spectateur, pris au hasard, soit tué dans la salle. Je souscris. Quand on décide de vous remettre un prix censé honorer vos états de service sur les lignes de front, quand on vous congratule et qu'on vous tape dans le dos, le doute s'installe. Dans mon cas, il me taraude. Pour le dire simplement, je ne sais plus où j'en suis. Mes reportages de terrain sauront-ils trouver une place sous les lambris ? Faudra-t-il que les explosifs s'emparent des micros ? L'idée me traverse de muer cette réception mondaine en une apothéose d'artificiers, que le socle râpé durant des lustres se soulève et que planchers, tapis et convives dévissent, que l'atrocité leur saute à la gueule. Tout foutre en l'air, quel panache ! Entendons-nous, ce prix que tous convoitent, et qui me ravit, dans le même temps m'accuse. Je flaire le malentendu. Je vacille. En serais-je arrivé déjà au jour fatidique où l'on se dit : assez ? On a poussé la charrette, on l'a tirée, on en a marre. Le dos, les bras, tout ça vous lance. Il faut s'asseoir et repousser d'un coup de pied les chaises et la table. Valse la vaisselle ! Pourtant, j'aimerais en être, tenir ma place, m'inscrire au Panthéon des reporters, m'enivrer d'un coude à coude. Ou,

à défaut, mettre un peu d'ordre, ne pas partir sans avouer quelques remords.

À dix heures, il fait glauque, à quinze, il fait nuit. Dans l'intervalle, la lande prend une couleur whisky. L'absence de lumière dicte mon emploi du temps. À l'heure du thé, je suis confiné dans ma chambre d'hôtel encombrée de dentelles et de bibelots. Allongé, je lis *Tout est illuminé*, le premier roman de Jonathan Safran Foer. Au bout d'une trentaine de pages, dans un geste puéril et théâtral, je le jette contre le mur. L'atmosphère Loubavitch, sa pesanteur synagogale, ce côté chromo juif d'Ukraine aux chandelles m'insupporte. De retour à Paris, l'éditeur du roman s'enquiert de mes impressions. Je lui avoue, mal à l'aise, que j'ai balancé son chef-d'œuvre. Je m'en explique. « Tu te trompes, me dit-il. Tu l'as lu comme du Chagall, c'est du Kandinsky. » J'en reprends la lecture et m'aperçois qu'il a raison. Tout est transfiguré, le livre est purifié. J'en suis ébloui et même soulagé. Il émerge de cet incident une révélation qui tient de la purge. Une porte s'est ouverte et ce *Tout est illuminé* résonne soudain comme un « Tout est éliminé ». Le changement d'angle décrasse, le champ de bataille s'éclaircit. Le monde s'offre dans sa nudité fracassée. Je l'arpentais pour le découvrir, je l'arrosais de lumière, je le noyais. Je le surexposais. Ses stridences s'évanouissaient dans une trop éblouissante clarté. Mes courses ininterrompues – un quart de siècle de Palerme à Bamako, de Santiago à Singapour, de Kiev à Téhéran – ne visaient-elles qu'à cela ? À masquer, dissimuler, taire ? Mais quoi ? Mes articles de

magazine, mes chroniques que l'on veut aujourd'hui ficeler dans un recueil tout bardé de médailles, que voulaient-ils cacher d'intime ? De ces vingt-cinq années de reportages, de voyages, de départs, d'avions, de kilomètres et de poussière, que me reste-t-il ? Il me faut y réfléchir, mais déjà les convives s'approchent. Derrière la porte, je les devine, pairs et notables qui m'espèrent. Ils piaffent, piétinent, bruissent devant le buffet. Ils sont impatients d'en finir avec cette cérémonie, ce moment de cohésion, de fraternisation professionnelle, et comme je les comprends ! Dans ce salon d'hôtel, réservé déjà pour d'autres célébrations, il faut accélérer le mouvement. Eh bien, je le ralentis. Car à tous ceux que j'ai croisés et dont j'ai tiré le portrait, êtres épinglés et transmués désormais en pages de magazine, je veux rendre justice. Je vous rends la parole.

Palerme, 1990-2009. Marco Selcchin, photographe

Des photographes qui l'ont accompagné, je pense être celui qui l'a connu le mieux. Du moins, à l'époque où, jeunes encore, chaque voyage, chaque escale nous ouvrait des horizons. Notre vie était exceptionnelle. L'aventure une obligation. L'univers de notre adolescence, avec sa guerre froide, Yalta et ses blocs commençait à s'effriter. Des portes surgissaient, des chemins de traverse perçaient les frontières. Je l'ai croisé dans ce grand maelstrom, dans ce chambardement qui, soudain, en cette fin des années 1980 jetait les démocraties populaires à terre.

Il m'a rejoint à Sofia dans un blizzard de glace. La température avait chuté. Il faisait – 17 °C et la neige transformée en verglas recouvrait tout. Durant dix jours, en duo indissociable, le journaliste et le photographe, nous avions cheminé côte à côte, par reptation. Nous marchions accroupis, glissant sur nos semelles, les bras écartés pour garder l'équilibre, comme des funambules. Je serrais mes deux Leica camouflés sous une couche de sparadrap.

C'est un miracle que nous soyons restés entiers, sans fractures ni plâtres. Le gouvernement de Todor Jivkov sombrait. Le Parlement avait remisé le vieux dictateur dans l'une de ses propriétés et le pouvoir balançait entre débandade et coups

de poing. La capitale aux boulevards défoncés exhibait ses magasins vides. Le musée de l'Enthousiasme révolutionnaire, bouclé à la va-vite, dissimulait ses vitrines derrière des bouts de carton. Les images des pionniers en culotte courte acclamant, extatiques, leur Président, comme hier la Hitlerjugend le Führer, faisaient maintenant mauvais effet. En revanche, le mausolée de Gueorgui Dimitrov continuait d'accueillir des foules de visiteurs. Dès dix heures du matin, par groupes, paysans crédules, retraités et rares touristes s'agglutinaient sur le trottoir, attendant de pouvoir contempler la châsse qu'un néon rose éclairait comme un étal de boucherie. Dimitrov, hier homme de paille et depuis embaumé, clignotait dans son cercueil.

Moins grandiose que celle de Lénine, sa dépouille cireuse semblait à l'étroit. Il payait sa position de second couteau. Les proportions de son mausolée respectaient la hiérarchie des titans communistes. Le père de la révolution bolchevique pourrissait en première classe, Hô Chi Minh bénéficiait d'un traitement Premium. Le Bulgare, lui, se contentait d'un équipage low cost. L'édifice a depuis été livré aux pelleteuses. Où donc a fui l'épouvantail ? Au hasard de nos pauses, quand, transis de froid, nous allions chercher refuge dans un café sinistre, quand il fallait briser un instant la tenaille des bourrasques, nous poussions des portes vermoulues. Dans l'un de ces repaires, nous avons croisé une jeune femme, la fille du philosophe Jeliou Jelev qui allait devenir le premier Président postsocialiste de Bulgarie. Dans cette période d'incertitude politique, elle tuait le temps avec quelques camarades, étu-

diants et professeurs, dans ce café aux vitres couvertes de givre, à l'extérieur comme à l'intérieur. Serrés les uns contre les autres, engoncés dans des pulls de grosse laine tricotée, ils se réconfortaient en buvant un liquide vert fluo, un succédané de jus de kiwi, don d'un pays frère, le Nicaragua peut-être. Cloués sur leurs bancs, accoudés à leurs guéridons branlants, ils ressemblaient à des papillons épinglés par quelque taxidermiste. Immobiles et fanés. Pour justifier les heures perdues dans ce bistrot, allégorie Formica de la Glaciation soviétique, Stanka Jelev nous avait dit d'un ton ferme et légèrement hostile : « S'il est une activité qui ne nous intéresse pas : c'est le shopping. » Au-dehors, de nouvelles figures apparaissaient, successeurs possibles, relève nationale : des fonctionnaires, des écrivains, des syndicalistes et des ouvriers, certains juste élargis d'une prison sans localisation précise. Ils se réunissaient dans des salles à moitié vide, à peine conscients du pouvoir qui allait sous peu leur échoir. Car ces individus que nous traquions, boudinés dans leurs manteaux de mauvaise étoffe, chaussés de bottillons à bout carré et coiffés de toques d'astrakan, dirigeraient bientôt la Bulgarie. L'atmosphère était délétère et lourde d'incertitude. Un temps sinistre, un ciel bas, des manifestations d'exaltés religieux devant la cathédrale Alexandre Nevski. Je battais la semelle dans ce froid glacial et réchauffais les piles de mes Leica sous mon aisselle. Pour cela, je devais desserrer mon écharpe, entrebâiller mon blouson, ouvrir le col de ma chemise. Je claquais des dents. Cela me changeait de la Sicile ! Quand je révélai à mon compagnon journaliste que la Mafia était ma spécialité, que de Palerme,

j'en suivais les agissements depuis des années, il parut, comme tous les innocents du monde, intrigué et même excité par la proximité du danger. Mais lorsque nos interlocuteurs bulgares nous expliquèrent avec un calme surprenant que « si je connaissais le fonctionnement de la Mafia, alors j'avais déjà tout compris du socialisme », je le vis sursauter. Nous n'avions jamais envisagé ainsi le soviétisme et ses dérivés. Et pourtant, à y regarder de près, il s'agissait bien de mondes similaires : omerta, assassinat des opposants, absence de concurrence pour l'attribution des marchés publics, règne de la corruption, pauvreté maintenue à dessein pour mieux user de prébendes et de passe-droits, la liste des passerelles entre ces deux univers nous apparut soudain sans limites. Assurément, à Sofia comme à Catane, peur et désillusion cimentaient le quotidien immobile. Qu'il soit baigné de neige ou noyé de soleil n'y changeait rien.

L'été suivant, et à mon invitation, il a débarqué à Palerme, dans l'appartement où je résidais avec ma compagne. Nous formions, Giacinta et moi, « le couple étrange de deux photographes accros aux cadavres », comme il devait l'écrire plus tard. Il a décidé de s'installer Via Schiavuzzo pour partager notre existence durant quelques mois. Nous étions alors, elle et moi, deux débutants que les événements allaient pousser à grandir trop vite. Les assassinats à répétition, les règlements de comptes, l'atrocité permanente dans laquelle nous baignions feraient bientôt de nous des héros de la guerre antimafieuse. Symboles de la sainte lutte, nous étions dans le même temps des pestiférés. La puanteur des cadavres nous imprégnait, mais

nous n'en avions aucune conscience. Notre odorat ne nous servait qu'à flairer d'où viendrait le coup suivant, la bombe qui estropierait celui-ci, tuerait celui-là.

Il est entré dans ce conflit avec l'ingénuité des néophytes. Pétri de clichés. Il se sentait trahi par la planète entière et dans le chaos de son initiation, la violence de ses semblables le pétrifiait. Il est vrai qu'autour de nous, et sans interruption, les guerres pullulaient, Moyen-Orient, Vietnam, Afghanistan, Amérique centrale… Les dictatures, les tortures, les camps et les massacres, les corps brûlés, battus, tabassés, les supplices alimentaient sans cesse le haut-fourneau de la bestialité. La dégradation et peut-être aussi la nudité des corps de toutes ces victimes nous mortifiaient.

Il avait honte de ce monde dont nous faisions partie. Voilà ce qu'il répétait, et notre acharnement à traquer partout la cruauté à l'œuvre le laissait interdit. Il ne nous comprenait pas. Toute cette violence le révoltait, le salissait, et en cela nos chemins divergeaient. Photographier chaque jour l'innommable pour le placer ensuite sous le nez des Siciliens était notre mission. Nous ne pouvions plus reculer. Nous faisions partie du barnum général. Si l'accumulation a finalement incité la population à réagir, c'est que ces images leur faisaient honte et que la honte est le moteur de la dignité. Pour notre part, nous ignorions la honte. Nous étions des soldats et des résistants. Nous organisions des expositions sauvages. Nos photos alignées aux carrefours, placardées aux troncs d'arbres, jetées dans des parterres de fleurs, interpellaient les passants. Un assassinat par jour relève du folklore sicilien,

mais ces centaines de cadavres mutilés, allongés côte à côte, leur sautaient au visage. Le crime devenait une culture, infusée chaque matin. En ces années-là, chaque journée se fortifiait de la suivante. La moisson nous débordait. Nous accumulions les preuves. Dans notre appartement, le repos n'existait pas. Nous guettions l'atrocité nouvelle. Je le revois ouvrant une de ces boîtes à chaussures empilées jusqu'au plafond dans un cagibi de notre appartement palermitain. Sur chacune d'elles, j'avais inscrit au feutre rouge : *omicidi 84*, *omicidi 85*… Elles renfermaient, comme autant de cercueils en carton, des clichés d'assassinats, de crimes commis par les petites mains mafieuses, que Giacinta et moi avions photographiés à l'aube ou au crépuscule, toujours avant l'arrivée de la police. Pour notre célérité à capter l'effroyable giclée sur les pare-brise et les vitrines, on nous comparait à Arthur Fellig, dit Weegee, le photographe qui dormait dans son costume froissé, tassé sur la banquette arrière de son coupé Chevrolet, sa radio à ondes courtes branchée sur la fréquence de la police. Nous aussi nous espionnions la police. Et comme il ouvrait l'une de mes boîtes et demeurait sidéré par ces clichés que la presse ne montre jamais – crânes fracassés, cervelles aspergées sur les tableaux de bord, membres découpés à la scie, jeunes gens étranglés dans des coffres de Fiat par leurs propres liens, victimes du supplice de la chèvre –, je lui avais dit : « Ne regarde pas, ça n'est pas à jour. »

Giacinta et moi étions blindés, corsetés dans un enchaînement de gestes utiles et précis destinés à nous préserver des montées d'adrénaline et des accès de dépression. Nous étions

des missionnaires délivrés, pour des raisons professionnelles, de tout affect. En vérité, quand l'annonce d'un nouvel assassinat près du théâtre Massimo, dans le parc de la Favorite ou aux abords des Quattro Canti, crachouillait sur la fréquence des *carabinieri*, il nous arrivait, à Giacinta comme à moi, de vomir avant d'enfourcher la Vespa et de filer vers le lieu de l'attentat ou du règlement de comptes. Cela je sais qu'il l'avait perçu, et c'est pour cette raison, aussi, qu'il a cheminé avec nous. Être le témoin du déchirement des chairs, de l'éclatement des organes est un privilège et une punition. Il en avait besoin.

Il a donc pris son sac pour nous rejoindre et parcourir, à nos côtés, une bonne partie de la Sicile. Il nous avait baptisés « le couple infernal » et il appréciait beaucoup les libertés que nous prenions avec l'éthique de l'*Ora*, le quotidien qui nous employait. Giacinta, adjointe au maire de Palerme, censée faire appliquer la dure loi antimafieuse de la RETE, le parti qui avait raflé le pouvoir dans la première ville de Sicile, allait chaque matin acheter un paquet de cigarettes dans un bouge tenu par des va-nu-pieds de la Mafia. Le tabac et l'alcool, les cigarettes de contrebande, les parkings aléatoires, les travaux sans facture, les branchements électriques trafiqués, tout le monde s'y adonnait. D'une série de reportages que nous avons faite ensemble, il a tiré ensuite un document qu'il a publié en France. Au cours de cette traversée qui nous a vus remonter l'Italie jusqu'à Milan pour y rencontrer le fils du général Dalla Chiesa que la Mafia avait assassiné des années plus tôt, nous avons partagé un quotidien halluciné. Nous rebondissions